I.
Fondations

1.

Les moyens que nous offrent les technosciences actuelles rendent sans limites possibles la valorisation du savoir et la possibilité de son partage. Si nous ne pouvons pas tout comprendre ni tout interpréter, nous étendons sans cesse, à tout le moins, notre perception de la complexité des choses. Il est primordial que nous reconnaissions l'intérêt de ce surplus de savoir, et que nous apprenions à mieux le transmettre. La recherche continuelle d'une meilleure transmission du savoir, le *passage de témoin*, est, en effet, le fondement de notre humanité depuis des millénaires.

Entre *savoir* et *faire*, la dualité de la pensée éducative, l'art de la transmission, doit correspondre au monde global dans lequel auront à vivre les apprenants. Elle ne peut être dissociée de ces phénomènes culturels et économiques contemporains qu'on désigne sous le terme inclusif et peut-être un peu trop banalisé de « mondialisation ». Voir aujourd'hui cette mondialisation comme un phénomène nouveau, ce serait oublier un peu vite une longue histoire. La Route de la soie, les pistes millénaires de l'esclavage, les migrations climatiques sont la marque de mondialisations successives. Et quand Braudel montre ce qui a fait l'essence du capitalisme au XVI^{e} siècle dans la Méditerranée, il décrit une globalisation tout aussi achevée que la nôtre, qui n'impliquait pas que l'espace, mais toute activité de production de biens matériels et immatériels, art, commerce, finance et industrie [1]. Maintenant, c'est en Inde qu'on

1. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949. Voir aussi : Louis-Jean Calvet, *Méditerranée. Mer de nos langues*, Paris, CNRS éditions, 2016. On regrettera que l'ouvrage de Calvet, salué par ailleurs, mette de côté ou presque (sinon p. 202 *sq.* et 254 *sq.*) la transmission des langues par l'école, les institutions laïques ou confessionnelles, les universités, éludant ainsi le rôle essentiel joué par les enseignants et les méthodes même de l'apprentissage, sur les identités communautaires et nationales, la formation des élites et la production culturelle (au Maghreb, au Levant), voire le statut et la norme des parlers en usage, au-delà de politiques linguistiques explicites ou par défaut.

importe les tonnes de vieux vêtements dont l'Occident ne veut plus, et dans des usines d'un autre âge, des hommes travaillent à leur recyclage, et à leur réexportation, ensuite, comme matière textile vers l'Afrique. La toile est ensuite renvoyée vers les États-Unis, où l'on en fera des *jeans*. Effet d'un nouveau commerce triangulaire ou mondialisation réussie, comme l'on voudra.

Mais, certainement, l'*invention* des derniers territoires inexplorés et l'abolition des espaces (par porte-conteneurs, *jet* et ordinateur) nous font croire à la mondialisation comme à un phénomène récent. Il n'existe plus, aujourd'hui, de *terra incognita* sur nos mappemondes numériques [2].

2.

Le siècle dernier, ce XX^{e} siècle qui nous paraît déjà si lointain, a vu se développer, autour de l'éducation en langues, une activité considérable. Plusieurs types de raisons à cela. Entre autres, l'élargissement de l'espace de communication possible (la mobilité facilitée, les réseaux sociaux), et puis la conscience d'une appartenance à une communauté planétaire (on est informé et on réagit au moindre événement survenu ailleurs), et encore la mise en place de systèmes éducatifs stabilisés (l'école pour tous et toutes, un jour, peut-être).

L'éducation en langues recouvre deux domaines d'activités : d'un côté, il incombe au système éducatif de faciliter l'apprentissage par des dispositifs et des pratiques concertés. L'éveil précoce aux langues, le goût du travail autonome ou la maîtrise de technologies numériques en font partie, et sont sans doute de précieux adjuvants à cette éducation *aux* langues. Parallèlement, on pourra désigner comme une éducation *par* les langues un apprentissage de celles-ci dans le cadre d'une éducation générale, en d'autres termes dans le développement de qualités humaines, cognitives, esthétiques, sociales ou professionnelles. Éducation *aux* langues et éducation *par* les langues constituent un ensemble indissociable, qui donne toute sa dimension formatrice à ce qu'on appellera une éducation *en* langues [3].

3.

La pédagogie moderne (au sens d'action éducative d'un individu sur un autre, au départ spécifiquement de l'adulte sur l'enfant) érige la langue en *instrument.* La pédagogie des langues ambitionne de faire penser l'apprenant, mais surtout elle ambitionne de le voir *agir*, l'action étant cette tendance si propre à la modernité. Schématiquement, on considère cette conception comme due à la généralisation des nouveaux moyens techniques de formation et aux besoins de la société. Elle daterait d'un siècle au plus, et, peut-être même, serait-elle consécutive à ce qu'il est advenu de la planète après

2. Pour un cadrage historique : Christian Grataloup, *Géohistoire de la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 3e éd., 2016. Voir le site du GERM, « Groupe d'études et de recherches sur les mondialisations » : http ://www.mondialisations.org/php/public/index.php.

3. Robert Galisson, voici plus de quinze ans, ouvrait ces larges perspectives : « Didactologie : de l'éducation aux langues-cultures à l'éducation par les langues-cultures », *Études de linguistique appliquée*, 4/2002, n° 128 : https ://www.cairn.info/revue-ela-2002-4-page-497.htm#no1.

la Seconde Guerre mondiale et la décolonisation [4]. La *doxa* de l'éducation en langues remonte en réalité bien plus loin. En Occident, elle s'est construite dans un processus historique lent, en réponse aux besoins d'une société matérialiste, celle du commerce et de l'industrie depuis le XVII^{e} siècle.

Elle a trouvé sur son chemin l'opposition d'une autre pensée scientifique et culturelle, marquée, celle-là, par l'échange, le *commerce* intellectuel. Cette pensée ne cède pas forcément aux « deux théologies majeures de la Modernité que furent l'État et le Marché » (Michéa, après George Orwell). Elle incarne une vision du monde héritée de l'humanisme et des Lumières, valorisant une éducation de la personne comme distincte de la société, mais valorisant aussi la personne dans sa totalité, pensée et action. Elle est déjà chez Comenius, théologien et philosophe tchèque, en rupture avec les écoles de son époque, « chambres de torture pour l'intelligence », quand il publie *La clef des langues* (*Janua linguarum reserata*) en 1631. Plus tard, John Dewey et Carl Rogers, aux États-Unis, Maria Montessori, en Italie, dessinent, parmi bien d'autres, les contours d'une éducation moderne de la personne et les mots-phares de notre science en la matière figurent déjà dans leurs écrits. Si, néanmoins, cette contribution majeure reste aujourd'hui à la marge, c'est que les institutions éducatives sont faites pour répondre à la demande sociale dominante, et celle-ci, il faut l'avouer, n'est guère disposée à s'accommoder des valeurs qu'elle véhicule.

Il appartient certainement aux penseurs, aux écrivains, aux poètes de montrer le chemin d'une totalité de l'humain. C'est ce que fait le grand romancier Mario Vargas Llosa quand il dresse l'éloge de son compatriote Gomez Suarez de Figueroa (1539-1616), qui décida un jour de s'exprimer en castillan, pourtant langue du conquérant. Il décrit ce choix comme le moyen de toucher l'humanité, non pas ontologiquement (l'humain préexiste, bien sûr, à l'écriture) mais en ce que la langue et son usage écrit permettent, de façon quasi-magique, d'accéder à une communauté, appelée « humanité ». Vargas Llosa pointe d'abord le fait que Figueroa « fut le premier écrivain de son temps à faire de la langue de Castille une langue de ceux qui sont "hors les murs", au-delà de la mer, des montagnes, des jungles et des déserts américains, une langue qui ne fût pas seulement de blancs, orthodoxes et chrétiens, mais aussi d'indiens, noirs, métis, païens, hétérodoxes et bâtards ». Bref, sans renier celles des origines, « il s'empara de la langue du conquérant et, la faisant sienne, en fit la langue de tous, la rendit universelle (au point que) des centaines d'êtres humains pussent se sentir solidaires, [...] enfants issus d'un même tronc et acteurs de la modernité [5] ».

Cette convergence entre l'unité humaine et la conscience de sa diversité est louée par Vargas Llosa. Nous en voyons aujourd'hui les limites, dans le paysage planétaire que les technologies de l'information et de la communication installent sous nos yeux. La diversité linguistique se réduit de jour en jour et le nombre des langues vivantes, je veux dire incarnées par des humains qui les parlent encore, diminue à la vitesse de la Grande Barrière de corail australienne.

4. Les échanges ont été multipliés par 33 entre 1950 et 2010, mais il a fallu attendre 1973 pour retrouver en part du PIB mondial le niveau des exportations de 1910. Il faut noter, en outre, que la nature des échanges est passée des produits bruts aux produits manufacturés et qu'elle tend maintenant aux services, qui impliquent davantage les langues. Source : OMC, 2011.

5. Mario Vargas Llosa, « La lengua de todos », Congrès de Valladolid, CILE2, 2001.

La mondialisation ne part pas d'une idée philanthropique. Le mondialisme comme idéologie, qui inclinerait à la prise de conscience de la diversité humaine et à la recherche d'interculturalité, n'est malheureusement qu'un épiphénomène de la mondialisation.

4.

Aux deux premières révolutions qui avaient affecté le savoir humain, l'écriture d'abord, l'imprimerie ensuite, est en train de succéder non une simple mutation numérique, comme on l'entend parfois dire, mais une séquence civilisationnelle plus complexe, où tout, données, machines, humains, peut être connecté et fonctionner horizontalement, sous forme rhizomatique [6].

Entre l'homme et l'intelligence artificielle (dont la machine, le robot, n'est qu'un produit) se livre une lutte qu'il est devenu banal de reconnaître inégale. Faut-il encore redire que le rêve de Vaucanson s'est réalisé et que l'homme est dominé, au jeu de go comme aux échecs, par un supercalculateur ? On est passé en dix ans (1997-2008) du téraFLOP (10 puissance 12) au pétaFLOP (10 puissance 15), c'est dire qu'on traite maintenant de puissances de calcul de millions de milliards d'opérations par seconde. Certes, cette vitesse ne rend pas la machine intelligente, mais le *bug* qui, un jour, lui fera prendre conscience de son existence de machine n'est plus très loin. Les hommes se sont engagés dans une bataille de puissance entre eux et les machines, rappelle Charles-Édouard Bouée, et la tentation est grande, pour l'homme, de céder chaque jour, du terrain [7].

Il existe depuis peu un robot qui permet, dans les entrepôts de vente par correspondance, d'aller chercher les produits difficiles d'accès et d'aider ainsi l'employé chargé de les collecter. Imagine-t-on que l'entreprise va tarder à substituer totalement la machine à l'employé, même quand il s'agira d'objets moins difficiles d'accès ? Remplacé par des robots, plongé dans l'ennui profond de n'avoir plus rien à faire, se pourrait-il que l'homme désoeuvré marche ainsi vers sa définitive inutilité ? La romancière Marie Darieussecq s'accroche à un espoir, qu'elle place très haut : le seul moyen de faire « chuter » un robot, écrit-elle, serait de le soumettre à la métaphore ou à la double négation. « Ne me dites pas que vous n'êtes pas une Non-personne. » Mais jusqu'à quand ? Seul, un jour prochain, un mouvement de résistance pourrait naître, qui prendrait pour nom, paraît-il, *Human Beings* et ajouterait une loi à celles d'Asimov : « Ne fais pas faire à une machine ce que tu peux faire toi-même. »

Disons, pour l'instant, que cette troisième phase dans l'évolution du savoir (et du pouvoir) humain associe deux phénomènes : d'abord, le passage d'une économie fondée sur l'industrie, avec la production d'objets manufacturés, pérennes, à une économie de la connaissance, où le pouvoir se transfère de la technique à une technologie en constante mutation, continûment obsolescente ; deuxièmement, un développement sans précédent de l'aide à l'action humaine grâce aux outils numériques, à l'intelli-

6. Un enjeu fondamental dans la logique des réseaux. Voir : Chaire Unesco, « Pratiques émergentes en technologies et communication pour le développement », colloque « Objets connectés. Perspectives pour un développement intelligent », Université Bordeaux-Montaigne, mars 2017.

7. Charles-Édouard Bouée (avec François Roche), *La chute de l'empire humain. Mémoires d'un robot*, Paris, Grasset, 2017.

gence artificielle et à la conservation des données. L'écriture et l'imprimerie avaient sauvé de l'oubli, pour nous la léguer, une part considérable des acquis de l'humanité, dont la transmission se réduisait sans elles essentiellement aux rituels, à l'art et à la mémoire collective. Mais une planète de la communication globale intègre toutes les formes d'expression en même temps. Elle multiplie les signes, les supports, les manières de dire, dans une tentative inouïe de réunir dans ses bases de données une humanité jusqu'alors fragmentée. Roland Barthes pourrait difficilement écrire de nos jours des *Mythologies* françaises, parce que la vision cohérente, et si pacifiante, au fond, qu'il nous donnait de la société (celle de Jacques Tati), n'a plus grande réalité et que tous les signifiants – si contradictoires, menteurs ou éphémères soient-ils – ont vocation, aujourd'hui, à coexister.

5.

Rendu techniquement possible par Internet, un flux d'information déferle sur nous, plus proche du bruit perturbateur que de la véritable communication. Les *Data Centers* produisent aujourd'hui plus de gaz à effet de serre que les transports aériens (source : Ademe). Un nouvel état d'esprit est né de cette facilité du « tout dire et tout se dire », quel qu'en soit l'intérêt. C'est une manière d'être au monde, entre philosophie et morale, dont l'origine est à chercher en partie du côté de la sphère culturelle nord-américaine. Au gré des réseaux sociaux, du *tweet* ou de l'article au message viral, il n'y a qu'un clic (le clic sur ordinateur aura d'ailleurs bientôt disparu). Il faut, après Guy Debord, voir la transparence comme religion et la société du spectacle comme forme accomplie de la société marchande.

Le modèle fantasmé d'un nombre croissant d'internautes est désormais celui des *people*, chaque jour mis en valeur sur la toile, aux yeux de milliers de « suiveurs » et jouant un rôle déterminant d'« influenceur » pour des produits à la mode. Une telle circulation assure déjà, en l'état actuel de l'économie en ligne, son emprise sur des foules consommatrices de médias et *Alibaba*, *PriceMinister*, *Amazon*, etc., y font des profits commerciaux à désespérer le libraire ou l'épicier de quartier. Dominique Wolton a souligné depuis longtemps que nous ne sommes pas dans une société de *la communication*, dans un monde d'échanges qui viserait à l'enrichissement humain, mais juste dans un univers où circule *l'information*, déversoir d'énoncés mettant au même niveau science et approximation, enseignement et psittacisme, vérités et mensonges [8].

Il faut savoir que ce sont des robots qui engendrent cette logorrhée. Les robots, les *bots* du numérique, sont désormais à l'origine de plus de 50 % du trafic véhiculé sur la toile. Les « malveillants » en représentent 29 % contre 23 aux « gentils ». Pour se faire plus discret, Google a créé *Alphabet*, une crypto-société, immatriculée au Delaware, paradis fiscal des États-Unis [9]. Il y a peu, Google a d'ailleurs abandonné sa modeste devise initiale qui était, simplement, « *Don't be evil* », « Ne soyez pas malveillant ».

8. Dominique Wolton, *Informer n'est pas communiquer*, Paris, CNRS éditions, 2009. Voir aussi les travaux de Byung-Chul-Han sur la société de transparence et notamment : *Dans la nuée. Réflexions sur le numérique*, Arles, Actes Sud, 2015.

9. Source : enquête Imperva, 2017. *Alphabet* : http ://www.ecoreseau.fr/expressions/regard-semantique/2016/07/07/memoire-mots-alphabet-etend-toile/

Dans le monde bavard où nous sommes immergés, les humains parlent beaucoup, mais moins que les machines (*chatbots*), et il abonde en fausses informations (*fake news*), en « au-delà du vrai » (*post-truth*, élu mot de l'année 2016 par l'*Oxford Dictionary*). Il regorge de faits « alternatifs » (*alternative facts*), qui ne sont pas exactement des mensonges, mais ne relèvent pas du vérifiable (*fact checking*). Des robots savent même écrire de faux avis sur des personnes, des restaurants, des produits, en imitant jusqu'au caractère de l'écriture humaine, sociolecte, erreurs de syntaxe, hésitations, vocabulaire inapproprié inclus. Les faits objectifs ont désormais moins d'influence sur la formation de l'opinion publique que l'appel aux sentiments et aux convictions personnelles.

Il serait, cependant, naïf de croire à un bourdonnement aléatoire. Celui de notre planète n'est pas moins signifiant ni structuré que celui des abeilles au dessus des fleurs : elles cherchent à manger. Dans le monde du commerce et de l'entreprise, on appelle *Wording* cet encodage destiné à construire une image de celui qui s'est exprimé sur le *net*, pour mieux la faire connaître aux potentiels acheteurs et *prospects*. Le *Wording* fonctionne dans cet « excès de consommation représentationnelle » dont parle Frederic Jameson, à travers des mots-clefs, empreints d'évidence, de simplicité, de redondance. Il tisse sa toile [10].

Synthétiser les effets de ce bouleversement de la communication sur le monde de l'éducation aux langues est bien difficile : l'opération dépasse largement les références habituelles de la recherche sur l'enseignement des langues. On pourrait parfois reprocher aux spécialistes de l'enseignement de trop lire d'ouvrages de didactique et pas assez de journaux, de romans, de poèmes, de *blogs*, de magazines en ligne, de livres d'art ou de sciences humaines. Il est vrai que notre activité directe a porté jusqu'à une époque récente sur des thématiques bien circonscrites, celles de la linguistique dite « appliquée », de la sociolinguistique, de la pédagogie, des politiques éducatives, etc. C'étaient des lunettes pratiques, et qui nous allaient bien, mais sans doute pas assez connectées. Nous sommes conduits à regarder, autrement et ailleurs, depuis quelques décennies, vers des domaines plus variés, parfois totalement nouveaux, que nous tardions à explorer ou avions laissés de côté : l'ethnographie de la communication, l'intelligence artificielle, la chimie du cerveau, la psychologie sociale, l'économie de la connaissance. Les spécialistes de la langue ont à faire le lien entre leur domaine et tout le reste, mais, malheureusement, comme l'avait dit Montaigne, dans un détour de *L'institution des enfants* : « Il n'est pas gentilhomme. C'est un grammairien et je suis logicien. »

6.

Les mots de l'innovation technologique tombent quotidiennement, comme les smartphones dernière génération se succèdent dans les vitrines pour Noël. Une seule tentation : la queue devant le magasin où se vendra le dernier modèle. Mais l'heure est encore au questionnement sur les bénéfices que nous en tirons et il y a loin entre la profusion des produits disponibles et les résultats attendus. Il en va de même pour les outils et les dispositifs éducatifs. La grande expérience australienne *Digital Education*

10. Pour en savoir plus, un site entrepreneurial : http ://www.tous-sur-Internet.fr/le-wording-quest-ce-que-cest/

Revolution de 2008 s'est soldée par un bilan mitigé, les ordinateurs ayant été utilisés, reconnaissent les spécialistes quelques années plus tard (AFAE, 2/2015), comme de « simples compléments à l'apprentissage, sans aider, à proprement parler au développement cognitif des élèves ni modifier didactique et pédagogie ». C'est que, pour orienter une décision méthodologique, il ne suffit pas d'afficher, comme telle ou telle revue professionnelle, pourtant sérieuse, le faisait récemment : « Pédagogie, supports, méthodes : toujours plus de choix ! » Il y a loin entre la didactique qui procède d'une réflexion scientifique ; celle qui entre au fil des réformes officielles dans les institutions ; celle que les éditeurs proposent aux professionnels ; et, au bout de la chaîne, la didactique de la classe, celle qui se fait au quotidien et ne se montre que peu au public.

On prend, par conséquent, avec difficulté la mesure du progrès lié à des transformations éducatives. La réussite à l'examen n'est qu'un pâle indice. Le progrès est largement immatériel et il tient à des compétences qui n'apparaîtront que plus tard et à des comportements juste encore émergents. L'élève d'aujourd'hui ne sera que demain l'agent économique et le citoyen que nos appareils éducatifs voient en lui. Voilà ce que à quoi tend, malgré tout, une éducation : éduquer, c'est conduire hors d'un lieu, vers un but à atteindre, sans savoir si l'objectif a été défini comme il l'aurait fallu, ni si les résultats peuvent être atteints. Nous tendons vers le raisonnable, sans plus.

7.

Il y a, sous nos yeux, un paysage linguistique. Il se compose, d'abord, d'émotions collectives, d'« univers impensés », comme dit Georges Vigarello [11]. Apprendre et enseigner une langue reste affaire d'imaginaire, de désir, de peur, d'amour, de curiosité, de mode, parfois. L'engouement pour la langue coréenne s'explique d'abord par la prodigieuse réussite du *hallyu*, la dissémination de la culture nationale bien au-delà du Nord-Est de l'Asie et les télévisions qui diffusent à satiété *K-pop* et *dramas*. Dès qu'on parle de langue étrangère, que ce soit pour le meilleur ou pour le pire, on joue dans la représentation. Un personnage du film de Stanley Donen, *Ailleurs, l'herbe est plus verte*, avoue : « Parfois, j'ai le sentiment que ce qui sépare le plus nos deux pays, c'est notre langue commune. » Il s'agit, bien sûr, des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Ou encore, récemment, lors d'une conférence : « La langue des Tziganes est la plus moche au monde, me dit un chauffeur de taxi bulgare, alors que je lui dis que j'apprends le romani… en plus du bulgare, ce dont il vient de me féliciter [12]. »

Dans un coin du tableau, les affrontements idéologiques, philosophiques, religieux qui sont le lot de notre monde intellectuel. Certes, ils ne sont ni plus ni moins grands qu'ils le furent jadis, aux temps des guerres médiques, des Omeyyades ou de la ruée vers l'Ouest : définitions de l'humain et du « barbare », ethnocentrisme, impérialisme, libéralisme, (post)modernité. Ils façonnent nos représentations des langues, à travers la rumeur, parfois, la surinformation, souvent, un discours ambiant, le bruit du monde

11. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire des émotions*, 3 vol., Paris, Le Seuil, 2016.

12. Emprunté à Cécile Canut, Université Paris-III Sorbonne-Nouvelle, conférence à *Mundolingua*, Paris, janvier 2017.

déjà évoqué dans ces pages. L'enseignement des langues ne peut ignorer le pouvoir des idéologies, il y est impliqué, il y est enrôlé, embarqué. Croire à son innocence serait pure illusion, il n'y a pas de *neutralité* des langues, elles changent le monde, et sont changées par lui. Plus légèrement, j'aimerais encore rappeler ce film où, la norme linguistique volant au service de la révolution sociale, un phonéticien anglais veut transformer une fleuriste à l'accent *cockney* en aristocrate [13].

Sous un autre angle, dans le tableau, les facteurs économiques, sociétaux, politiques. Ils traduisent les besoins et les attentes que font naître les activités humaines, commerce, tourisme, guerre, diplomatie. Le succès actuel des centres d'enseignement du français en Chine a autant à voir désormais avec les voyages, le luxe et les marchés européens et africains francophones qu'avec Balzac et le roman de Dai Sijié. Les épopées, civiles ou militaires, eurent aussi leurs effets sur la connaissance des langues [14]. Au XX^{e} siècle, le colonialisme, comme jadis la traite esclavagiste, avait fini par entraîner des guerres jugées coûteuses et inutiles même par ceux à qui elles devaient profiter et, refluant, il a laissé ses langues. Le caoutchouc de synthèse avait remplacé l'hévéa. Un autre ordre allait remplacer la colonie, celui d'une économie planétaire aussi asservissante, mais plus discrète, généralement plus insidieuse, où, comme il est dit dans l'*Anti-Dühring* d'Engels, « le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses ».

8.

Dans le même paysage linguistique, les émotions, les idéologies, l'économie et la politique se sont reconfigurées en quelques décennies. Une nouvelle construction de la réalité vécue s'y dessine. Ce système conceptuel est loin d'avoir trouvé sa forme, même provisoire. Il va être profondément touché par de nouvelles vagues d'innovation technologique et par le déplacement des fondamentaux culturels de notre époque. D'abord, le brouillage contemporain des notions d'espace, où présence et distance, physique et virtuel se confondent : on ne sait pas où est son interlocuteur quand on envoie un texto, on ne sait pas si Hatsuné Miku est une chanteuse de chair et d'os ou un hologramme [15] ; ensuite le temps se fige, dans l'écrit, d'abord, puis par la rétention du « nuage » numérique : tout est conservé indéfiniment et les *métadonnées* de vos messages (date, lieu de production, etc.) construisent autour de vous votre biographie, votre portrait comme une identité, ce qui est « identique-à-vous ». Dans l'année 2015 seulement, il a été produit plus d'information que depuis l'aube des temps. C'est dans ces termes brouillés que se réorganisent non seulement notre vision des langues et des cultures, et de leur appropriation, mais aussi notre pensée commune.

En 1984, pour être exact, *Apple* commandait au cinéaste américain Riddley Scott une vidéo, inspirée du *1984* d'Orwell. Elle a marqué la petite histoire de la publicité par sa qualité, mais aussi par l'ambigüité du message qu'elle envoyait, aussi inquiétant

13. *My Fair Lady*, 1964, où le schibboleth sera la phrase : « *The rain in Spain stays mainly in the plain.* »

14. Ce genre de question a été abordé dans un colloque : « La Première Guerre mondiale et la langue. Approches croisées », Institut d'études politiques, Paris, 2014 : http ://chsp.sciences-po.fr/evenement/la-premiere-guerre-mondiale-et-la-langue-approches-croisees.

15. Hatsune Miku : https ://www.youtube.com/watch ?v=faNZ7RevKW8.

que prometteur [16]. Aujourd'hui, Bob Dylan chante toujours les mérites du programme d'*IBM*. La firme vient de donner une large publicité à son nouveau service *Watson*, qui est un programme d'intelligence artificielle voué à la fabrication d'applications cognitives. Il identifie et traduit les langues, est capable d'inférer, de visualiser des données, de déterminer un profil en fonction du discours tenu par quelqu'un, etc. *Watson* peut répondre à des questions de plus en plus diverses, en langage naturel, et comme veut le faire comprendre la marque, satisfaire toutes sortes de besoins, de l'entreprise à l'éducation. La vidéo publicitaire montre, par exemple, avec beaucoup d'ambition, en quoi il pourra aider une petite fille qui veut devenir médecin, à réaliser sa vocation [17]... En 2016, IBM, Google, Amazon, Facebook et Microsoft ont créé un « Partenariat pour l'Intelligence Artificielle au bénéfice des citoyens et de la société », avec, pour objectif, de conduire des recherches, recommander de *bonnes* pratiques et publier des résultats sous licence *ouverte*.

Quand les machines feront (presque) tout, il nous restera la science, la philosophie, la spiritualité, la fête, le jeu, l'art, l'écoute de l'autre, la solidarité. Le goût des langues a sa place dans cette liste. il existe quand même encore cinq ou six mille d'entre elles à apprendre, sans compter celles des idéomondes (la planète Sukoe en compte neuf). Il faut les voir comme des moyens d'approfondir ce qui fait de nous des humains. Le film de Yann Arthus-Bertrand qui porte ce titre a été tourné en soixante-trois langues. Dans ce kaléidoscope de notre monde, les beaux visages qui s'y succèdent nous engagent à un inlassable dialogue.

9.

J'ai suggéré plus haut que notre domaine n'a pas seulement pour mission de décrire et d'expliquer, qu'il tient aussi à l'anticipation et à la proposition. C'est pourquoi se dessine, dans la dernière partie de ce volume, ce qui n'est pas une conclusion mais une ouverture, l'architecture d'une didactique pensée autrement. Le fait que le progrès didactique et pédagogique n'appartienne pas entièrement aux spécialistes n'empêche pas qu'ils apportent une contribution partielle à son développement, à sa mise en œuvre, à son organisation et à sa diffusion. Mais leur première tâche, me semble-t-il, pourrait être de balayer les idées reçues. Il n'y a guère de raisons de croire que la chimie du cerveau, la réalité augmentée, les apprentissages informels et la refonte complète du curriculum scolaire évoqués dans ces pages ne sont que pour après-demain. Sur les téléphones portables, les réseaux sociaux, les plateformes des *MOOC alias* CLOM, ceux qui *bidouillent* pour apprendre les langues, façonnent en quelque sorte l'avenir [18]. Si nous voulons les comprendre et, peut-être, les aider, mettons nous, sinon en ordre de bataille, du moins en ordre de réflexion.

16. Vidéo sur Youtube : https ://www.youtube.com/watch ?v=vNy-7jv0XSc.

17. *Infoworld*, sur *Watson* : http ://www.infoworld.com/article/2822814/machine-learning/ibm-debuts-first-watson-machine-learning-apis.html.

Bob Dylan et *IBM* : https ://www.youtube.com/watch ?v=R706isyDrqI. Bob Dylan et Watson : http ://foodzik.fr/2015/10/bob-dylan-dans-la-nouvelle-campagne-ibm-watson/

18. Il sera plus loin question de *makers*, de « bidouilleurs ».